Dans la France profonde, des marraines de soldats, un Jésus tragique tressautant sur leurs poitrines flasques, recrutent, à la messe du dimanche, des jeunes filles pour le courrier du cœur des appelés. Attractive world est une veille trouvaille française.

En Périgord, le pays des oies blanches, il s'est trouvé une sosie parfaite de Madame de Fontenoy pour proposer à Massu de faire d'une moitié de son manoir un lieu de convalescence pour ses paras blessés au combat, elle avait bien précisé, la dame, que l'autre moitié du château était occupé par une pieuse institution pour jeunes filles de bonne famille.

Quelle touchante façon de penser le repos des guerriers. Honni soit qui mal y pense ! En d'autres temps, la châtelaine au grand cœur aurait reçu d'une main royale l'Ordre de La Jarretière (pardon de la jarretelle). Les brillants esprits qui font les beaux jours de certaines revues d'avant-garde et des pages averties du *Monde*, prompts à monter au créneau pour le moindre graffiti anti sémite, mais qui ne condamnent pas la torture institutionnalisée et la décapitation des Algériens condamnés à mort par les tribunaux d'exception qui feignent ne pas savoir que les populations villageoises sont hachées menu par l'aviation, et qu'à la ferme Ameziane et à la villa Susini, les bourreaux Rodier et Godard sont à la besogne, interpellent Tayeb Boulahrouf à Rome, Hafidh Keramane à Bonn ou M'hammed Yazid de passage à Genève, pour qu'ils transmettent un message aux combattants : «Pour l'amour du ciel, comment voulez-vous que votre cause soit défendable quand vous usez des bombes dans les lieux publics.»

Ou encore : «Vous osez encore parler de ''violences'' après ce que vous avez fait à Mélouz ?» Exit les dénégations du FLN. Pendant que leur immense machine de guerre broie un peuple entier, ces éminentes intelligences demandent aux résistants algériens, qui ont le dos au mur, de parler le langage des fleurs.

L'éloge de la torture

Raymond Dorgeles, de l'Académie Goncourt, dans le numéro d'avril 1959 de la revue *Historia,* l'auteur talentueux «des croix de bois» parle de la grande guerre, de la guerre tout court, celle qui révèle le caractère des hommes. «De même qu'il faut à certaines plantes de la fraîcheur et du soleil, il faut l'horrible occasion de la guerre pour que s'épanouissent certaines âmes prédestinées…»

Voilà comment les fils de petites gens, devenus soldats dans les armées françaises, ont trouvé sur les théâtres d'opération algériens leurs étoiles ou leurs épaulettes, peu importe de quelle façon Dorgeles ajoute : «J'admire entre tous les hommes, ceux qui, par devoir, offrent leur vie.»

Pas un mot, pas un seul, dans cette hymne à la guerre (qu'il affirme pourtant haïr) pour dire l'échelle des vertus, celles qui parent le sacrifice de celui qui meurt pour que vive sa patrie et celles que revendique son assassin. Guérilleros des djebels calcinés et pauvres gens des douars écrabouillés, le grand Dorgeles n'a pas écrit pour vous. Dorgeles dit encore : «Je hais la guerre, mais j'aime ceux qui l'ont faite… Je n'ai jamais tant admiré les hommes que durant ces années-là.»

C'est le grand académicien Dorgeles et ses semblables, vêts de l'habit de lumière

Krim Belkacem.

Ali Haroun.

— François Mauriac et André Malraux — qui ont lustré l'affût de canon qui a conduit les restes de Bigeard, l'assassin, aux Invalides. La place manquerait pour illustrer le mot «assassin» accolé au nom de Bigeard.

Les anciens de Souk Ahras se souviennent — entre autres tristes faits d'armes du personnage — de ce qu'a fait cet officier admiré par Dorgeles à la mechta Dahouara, non loin de Souk Ahras en mars 1956, au lendemain du ralliement à l'ALN d'une compagnie de tirailleurs, entraînée par ses sous officiers Abderrahmane Bensalem, Mohamed Aouchria, Youssef Latrèche et Lakhdar Ouarti. Voyons ce que dit Jacques Massu à propos de la responsabilité du peuple français dans les horreurs commises en Algérie. Dans sa réponse à Germaine Tillon, datée du 22 mars 1972, il avance : «Parmi les écrits me concernant, vous avez accordé une place particulière au livre de Vidal-Naquet…

L'ABC de la méthode est de déconsidérer par le mensonge l'adversaire, de miner par le mensonge son moral et d'apporter par le mensonge le complément nécessaire à l'action armée sur le terrain. Les médias français – tous les médias à deux exceptions près — inspirés directement ou manipulés insidieusement par la photo savante et l'information mensongère ont, dès lors, pour fonction principale, de soutenir «le front intérieur» pour éviter une rupture entre les «héroïques soldats qui se battent dans les djebels et le peuple de France».

En effet, s'appuyant sur une documentation très abondante, il (Vidal-Naquet) accuse toute la France d'avoir accepté les violences illégales. Il apporte ainsi sa pleine justification à ce qu'écrit Yves Courrière dans «le Temps des Léopards : tout le monde est impliqué… Tous savaient». Jacques Massu, pour diluer sa responsabilité, se défausse, à juste titre, sur les plus hautes autorités de l'Etat, les gouvernants, les parlementaires, les chefs militaires, les personnalités éminentes les plus diverses. Oui, général, vous avez raison, tous savaient et aussi Louis Terrenoire, Maurice Garçon, François Mauriac. Tous savaient. Et aussi André Malraux, l'auteur de la *Condition humaine,* tous savaient.… Pierre Vidal-Naquet, répondant à Jacques Massu, résume sobrement : «Français, nous sommes au premier chefs comptables.»

Cette contribution ne prétend pas revisiter le tragique chapitre de la torture en Algérie. Des centaines d'écrits, dans toutes les langues, ont traité du sujet sans l'épuiser, tant cette pratique a été générale, parce que admise et couverte, en un mot, institutionnalisée au nom de «l'efficacité». Nous voulons seulement souligner que l'immense majorité des Français savaient ce qui se passait en Algérie et qu'ils ont approuvé ou laissé faire.

Ces mêmes Français, que certains seconds rôles algériens, au moment des évènements en question, craignaient indisposer par les explosions des bombes et la vue du sang – leur sang – pour une fois. Sans cette hypocrisie d'une certaine intelligentsia française, sans la léthargie — pour ne pas dire plus — de l'immense majorité des Français, la guerre aurait-elle duré à la veille des incendies de Mourepiane, déjà 45 mois ?

Le couplet chante à l'unisson

Loin de nous l'idée de suggérer que la guerre portée en France serait un acte de vengeance, un juste retour des choses. Nous voulons simplement dire que le CCE et les remarquables personnalités à la tête de la FF n'avaient aucune raison particulière de ménager le délicat épiderme des Français, puisque ces derniers étaient objectivement partie prenante dans la guerre. Krim Belkacem et ses compagnons du CCE ne pouvaient pas retenir dans leur équation, au moment où ils donnent l'ordre à la FF de passer à l'action, le facteur du respect de la sensibilité du peuple français qu'aucune horreur n'a pu faire bouger pour imposer la fin d'une guerre atroce perpétrée en son nom.

Quand le fascisme, avec le temps des colonels, commence à engranger de sérieux dividendes à Alger et à Paris, le constat qu'il n'y a rien attendre de ces gens est fait par la Fédération de France du FLN. Dans un communiqué rendu public au début du mois de mai 1958, où on reconnaît la concision et la percussion du style d'Ali Haroun, ce texte réaffirme, dans son paragraphe 3 : «… Que le refus des organisations politiques et syndicales de la classe ouvrière (française) d'aider, dans l'intérêt de ceux qu'elles représentent, à la réalisation de l'indépendance de notre pays, les accule aujourd'hui à une position défensive…»

Cette contribution ne prétend pas revisiter le tragique chapitre de la torture en Algérie. Des centaines d'écrits, dans toutes les langues, ont traité du sujet sans l'épuiser, tant cette pratique a été générale, parce que admise et couverte, en un mot, institutionnalisée au nom de «l'efficacité». Nous voulons seulement souligner que l'immense majorité des Français savaient ce qui se passait en Algérie et qu'ils ont approuvé ou laissé faire.

Ce communiqué résume les conclusions du CCE à la veille du passage à l'acte en France : «Il n'y a rien à attendre des Français et nous n'avons rien à perdre en portant la guerre sur leur propre sol.» Cinquante ans après le cessez-le-feu, les sentiments de la classe politique française, toutes tendances confondues, n'ont pas varié d'une virgule lorsqu'il s'agit de reconnaître la nature injuste et inhumaine de la colonisation.

Les honneurs rendus à Bigeard, la reconnaissance officielle des bons et loyaux services des harkis et le vote du Parlement qui fait de la colonisation l'âge d'or de la liberté, de l'égalité et de la fraternité démontrent en quelle estime les Français tiennent toujours le peuple algérien.

Des décennies plus tard, des personnalités parisiennes qui n'ont jamais condamné la torture et qui ont pris position contre l'autodétermination de l'Algérie continuent sans aucun remords à s'adonner à d'impudiques justifications «l'incroyable sauvagerie des hordes du FLN». Dire, pour un historien algérien, que la guerre portée en France était un acte condamnable — parce que c'est ainsi qu'il faut comprendre ce qu'il a dit — met, objectivement, sur le même plan la guerre injuste des autres et la résistance légitime des siens.

«Avec le temps tout va, tout s'en va», les masques et les fausses pudeurs, et c'est ainsi qu'on retrouve sur la même ligne le couplet chanté à l'unisson, les hommes politiques français qui n'ont rien compris à l'Algérie et l'historien algérien qui n'a rien compris à la révolution.

Le sale boulot

Lorsque le général de Gaulle remplace Pflimlin, la décision politique est entre les mains des généraux d'Alger et des colonels convertis en quelques années grâce aux délices que sait dispenser l'Alger de papa — vins millésimés et profondeurs soyeuses et parfumées des alcôves algéroises — en champions intraitables de l'Algérie française. Le jusqu'au-boutisme ultra, ses relais dans toutes les institutions françaises et la crainte qu'inspirent les officiers d'Alger sont venus à bout de la IVe République. De Gaulle, version 1958, ne s'est pas fait tout seul.

La mission principale confiée au colonel Lacheroy, ancien d'Indochine, en juin 1957, quand il devient patron du 5e bureau pour l'action psychologique, est de présenter la situation à l'avantage de l'armée française. C'est-à-dire de mentir en tous temps et en tous lieux. L'ABC de la méthode est de déconsidérer par le mensonge l'adversaire, de miner par le mensonge son moral et d'apporter par le mensonge le complément nécessaire à l'action armée sur le terrain.

Les médias français – tous les médias à deux exceptions près — inspirés directement ou manipulés insidieusement par la photo savante et l'information mensongère ont, dès lors, pour fonction principale, de soutenir «le front intérieur» pour éviter une rupture entre les «héroïques soldats qui se battent dans les djebels et le peuple de France». Lacheroy a inventé le mot «embedded» bien avant les spins docteurs de George Bush. Au bar de l'Alletti, dans les salons de l'hôtel Cirta Constantine, dans les bureaux du siège de la Xe Région militaire à Alger, dans les salles de conférences du GG, dans les PC faussement héroïques et faussement fourvoyés en «zone pourrie»,

Ils sont là, les journalistes de *Paris Match*, de *l'Aurore*, du *Figaro*, du *Monde*, de *France-Soir* pour la distribution quotidienne des bobards les plus invraisemblables. Ils notent. Ils rédigent. Ils câblent. Ils participent, escrocs de l'information, à la vaste offensive psychologique contre leur propre peuple. C'est ainsi que tous les échecs de la «pacification», tous les fiascos des contre-maquis, toutes les opérations des fraternisations à coups de GMC (ces transports de troupes de l'armée française promus chalands pour racler dans le bled des paysans pour les mascarades du forum) ont été camouflés en victoires et vendus sans vergogne aux Français, par une presse embarquée, faisant, sans fausse honte, sa part du sale boulot.

Suite en page 8